

# TRANSYLVANIAN REVIEW

Vol. XIX, No. 2, Summer 2010



ROMANIAN ACADEMY  
Center for Transylvanian Studies

---

BASARAB NICOLESCU (éd.)

**Moartea astăzi**

(La Mort aujourd'hui)

Traduit du français par Mirabela Fătu

Bucarest, Curtea Veche Publishing, 2008

---

**L**A MORT aujourd'hui est un corpus de communications sur le thème de la mort « contemporaine ». Il s'agit d'un numéro spécial de *Rencontres Transdisciplinaires*, bulletin du Centre International de Recherches et d'Etudes Transdisciplinaires (CIRET) qui regroupe, sous la direction de Basarab Nicolescu, de nombreuses approches théoriques qui relèvent du monde de l'art de la littérature, de l'histoire des religions, de l'anthropologie, la philosophie, la psychologie et la psychiatrie, l'ethnologie, la sociologie, la théologie etc.

Les débats thanatologiques, dédiés à Michelle Nicolescu, prématurément disparue en octobre 2005, se situent dans la prolongation des travaux de Michel Vovelle et Philippe Ariès, deux figures exemplaires qui ont ouvert la voie à l'histoire des attitudes et comportements collectifs face à la mort. Il s'agit dans ce numéro de saisir les façons dont la mort, aujourd'hui, est à la fois vécue et oubliée, ainsi que sa ritualisation excessive, son apprivoisement et les manifestations humaines face au trépas et au deuil. Deux approches sont tout particulièrement favorisées : d'un côté le rapport contemporain avec la mort ; de l'autre les modalités traditionnelles d'aborder ce phénomène, telles qu'elles étaient définies par les sociétés archaïques.

À cet égard, Philippe Ariès (*Essais sur l'histoire de la mort en Occident*) avait identifié l'apparition d'une conscience de la mort interdite, comme phénomène paradoxal qui caractérise la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Vécue comme une révolution brutale des idées et des sentiments traditionnels, cette négation de la mort annonce le processus de transformation de l'espèce humaine se déroulant inévitablement au contresens de la métaphysique de la création et de la sacralisation de l'être humain. Il est indéniable qu'aujourd'hui penser la mort revient à penser l'impensable ; penser la mort c'est la fin même de toute pensée. Cependant on peut encore parler d'une tripartition fondamentale de l'être en corps, âme et esprit, la mort vivant en nous comme une présence latente, insoupçonnée. Comment avons-nous figuré cette absence ? Par l'escamotage, à la fois, de la naissance et de la disparition, par l'occultation de la mort sous l'emprise d'une horreur manifeste du cadavre et de la pourriture.

Notre société opère des modifications d'affectivité face à la mort comme, par exemple, en favorisant le décès à l'hôpital plutôt qu'à domicile. Mourir à l'hôpital, il y a une trentaine d'années, était signe de pauvreté et de solitude. Aujourd'hui, par contre, l'hôpital est, sans équivoque, le lieu de notre entrée dans le monde ; il est aussi la scène sur laquelle se joue notre lutte avec la mort. Par le refus d'assimiler le cycle de l'existence comme condition naturelle et inévitable du destin humain, la vie se voit ainsi épurée de ses moments difficiles. Dans ce sens-là, Jean-Yves Le Fevre constate que l'homme moderne, avec ses intérêts exclusivement matériels, a tendancieusement occulté la mort. Voler la mort signifie, en effet, voler la vie – c'est là une leçon implicite à assumer. Pour Maurice Couquiaud, au contraire, la littérature offre maintes solutions d'assimilation de l'imaginaire de la mort et du néant. À son tour, Hélène Trocné-Fabre se penche sur les connotations grammaticales du verbe *mourir* alors que Jean-Paul

Bertrand va jusqu'à proposer l'institutionnalisation même de l'éducation macabre, souhaitée comme un processus de prise de conscience.

Pour saisir l'expérience de la mort dans la société actuelle, René Berger préfère analyser les mécanismes média et la délectation morbide qu'ils offrent au spectateur sous forme de *catharsis* planétaire. L'intérêt pour le trépas de l'autre favorise des représentations théâtrales mondialisées par la télé, la presse ou l'Internet ; on rentre pour cela dans une métaphysique globale, technoprogressiste de la mort. Dans la même ligne, mais depuis une position différente, Jean Biès parle d'une société ayant choisi d'effacer la mort, grâce aux divertissements capables de faire oublier et d'éliminer petit à petit l'inévitable fin de notre vie ; nous voici encore une fois condamnés à manquer l'essence même de la mort.

Alain Santacreu envisage la vie comme préparation à la mort, selon le dicton bédictin de vivre proche de la mort, tandis que Sylvie Jaudeau insiste sur la préoccupation de la société contemporaine pour les définitions juridiques du décès. Du côté esthétique, on constate un véritable culte pour la sublimation du néant, car l'intelligence fait des efforts afin de s'imaginer le néant ou le vide, souvent perçu comme absence pure. Les représentations de la mort en tant qu'absence, disparition, horreur sont tout autant des miroirs reflétant de la façon la plus limpide notre image. Ici encore, une question se pose : à savoir si ces représentations ont leur origine dans l'évocation de l'amour ou dans le deuil, dans l'absence ou dans la disparition de l'être aimé ? C'est le point de départ de Claude-Henri Rocquet qui se penche sur l'histoire mitigée de l'origine d'un peintre où l'amoureuse du berger trace le contour de son ombre sur le mur afin de le garder en mémoire. En investi-

quant si la source du mythe artistique est érotique ou funèbre, son interprétation rencontre la réflexion d'Olivier Germain-Thomas qui parle d'un partage fondamental entre Eros et Thanatos, un mélange essentiel entre la mort et la reproduction. Dans la même lignée se situe Michel Cazenave qui remet en question une distinction freudienne entre deux types de désir (de la vie et de la mort) réunis par le couple mythologique d'Eros et Thanatos. Vie et amour ne sont pas la même chose puisque la puissance du néant se cache toujours dans l'âme de l'Eros. En s'appuyant sur Schopenhauer, il conclut sur l'impossibilité de l'amour sans la traversée de la mort, parce que la mort est l'antichambre du plus grand amour, d'une existence exceptionnelle. C'est par la mort que l'individu devient consubstantiel avec le monde entier.

François Vannuci embrasse les complexités physiques du phénomène et les compare avec la désintégration des particules dans l'infini petit. Il remarque que le corps vivant se transforme après la mort en un cadavre et par ailleurs en quelque chose d'inexplorable, peut-être une énergie mystérieuse, probablement l'âme où l'esprit. Dans une tentative de rapprocher naissance et mort, Dominique Decant analyse les représentations inconscientes de la mort comme retour aux origines. Réfléchissant sur le même thème, Richard Welter reconnaît dans la naissance un traumatisme similaire à celui ressenti face à la mort. Il parle de naissance comme « notre première mort ». En portant un regard sur le métabolisme cellulaire, Jean-Yves Leloup observe que notre vie se compose en fait d'une succession de petites morts, ce qui explique en quelque sorte l'existence d'une présupposition anthropologique inconsciente qui dicte notre comportement face à la mort. L'approche psychanalytique du phénomène, par Patrik

Paul, propose, afin de compléter ce paradigme scientifique, un mélange d'imaginaire collectif et de représentations cliniques voué à saisir les changements profonds dans les rapports mentaux que nous entretenons avec la mort.

René Barbier insiste sur la distinction entre la mort individuelle, moins importante dans un monde à circularité temporelle (comme celle mythologique ou ancestrale), et la mort comme événement inévitable qui caractérise les sociétés traditionnelles. Ces sociétés ont su intégrer une représentation de la mort comme processus qui commence à la naissance et dure toute notre vie. Cette idée est renforcée par Corin Braga, qui se penche sur l'eschatologie de la mythologie celtique, celle qui avait nourri le schéma narratif de toutes les recherches initiatiques, en mélangeant les scénarios mystiques et allégoriques visant la rédemption dans l'au-delà. La dernière étude, celle de Ionel Bușe, propose une analyse d'une mythologie de la mort qui puise ses origines dans les rituels de mort initiatique pratiqués dans les sociétés archaïques.

Nous avons ici une réflexion dense et complexe sur la mort. Le recueil dresse un large panorama des représentations de la mort dans le monde contemporain, tout en retraçant les théories qui tâchent de comprendre la mort et le sujet qui en fait l'expérience, à travers l'évolution de l'humanité, ses découvertes et ses questionnements. Mais, finalement, désarmants par leur unanimité, les textes n'arrivent qu'à réitérer cette vérité – pourtant évidente : la mort reste toujours pour nous la plus grande inconnue.

□

IULIA MICU